

MARIE, MARIE.
Les modernes sont fatigués
suivi de
LA DENT NOIRE

Du même auteur
aux éditions THÉÂTRALES

REGARDE LES FEMMES PASSER, *1981*

EVÉNEMENTS REGRETTABLES, *1985*

LES GUERRES FROIDES, *1988*

LA TENTATION D'ANTOINE, *1989*

YVES
REYNAUD

MARIE, MARIE.
Les modernes sont fatigués

*sui*vi de

LA DENT NOIRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

© 1994, éditions THÉÂTRALES
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-59-6

MARIE, MARIE.

Les modernes sont fatigués

PERSONNAGES

MARIE, 23 ans

JO, 40 ans

GABY, 27 ans

LE PRÉSENTATEUR, au goût du jour

Peut-être le présentateur de télévision intervient-il en chair et en os sur le plateau. En tout cas, il ne s'agit pas, pour l'auteur, de théâtre naturaliste..

Cet ouvrage a été écrit avec une bourse du Centre national du livre.

Sous le titre "Les Modernes sont fatigués", la pièce a été créée le 4 février 1994 à Strasbourg dans une mise en scène de l'auteur avec : Sylviane SIMONNET, Francis FREYBURGER, Ahmed IDRISSE et Yves REYNAUD.

1

Marie est seule.

MARIE.— Ce matin, en ouvrant les yeux, je suis restée un long moment à regarder le plâtre écaillé du plafond sans penser à rien et tout à coup, je me suis aperçue que je ne savais plus qui j'étais. Je savais que j'étais moi mais je ne savais plus du tout ce que ça voulait dire : être moi... J'ai eu beau réfléchir, impossible de me souvenir de mon propre nom, impossible de me rappeler l'endroit où j'étais ni de ce que je faisais là... Pourtant, je sentais mon corps reposer sur le lit, immobile et nu, les mains jointes sur les draps, mais je ne savais plus si j'étais grosse ou pas, grande ou petite, brune ou blonde... Comme si mon corps ne m'appartenait pas, comme si je flottais quelque part dans la pièce, au ras du plafond, et que je m'observais comme on observe une inconnue... Pourtant, j'entendais le bruissement du silence dans mes oreilles, je sentais la masse de mes cheveux compressés sur l'oreiller par le poids de ma nuque, et mon ventre, très loin, enfoui dans le labyrinthe des couvertures, qui semblait animé d'une activité indépendante, indéfinissable, sourde et menaçante... Un mot brusquement m'a traversé l'esprit comme une évidence : les gaz... et je me suis souvenue tout à coup qu'après la mort, le corps gonfle sous l'action de la décomposition et que ces réactions chimiques commencent par les viscères... j'ai été prise d'une terreur subite... J'ai pensé un instant que j'étais décédée au beau milieu de la nuit, dans mon sommeil, sans m'en rendre compte et que je me réveillais morte... Pour en avoir le cœur net, j'ai essayé de bouger, parce que les morts ne bougent pas, et quand j'ai voulu bouger, mon pied s'est posé sur le sol, mon pied gauche, et le sol était frais... Donc, mon pied était chaud... A ce moment-là, j'ai aperçu la boîte de cachets sur la table et j'ai entendu comme une petite voix dans ma

tête qui me chuchotait : « Mange-moi, mange-moi toute... ». Et j'ai su que j'étais vivante parce que je venais de penser à me tuer... D'un seul coup, je me suis rappelé mon nom... Marie... Et je me suis retrouvée au milieu de la pièce, nue, frigorifiée, en me demandant ce que j'allais faire de moi...

Le téléphone sonne.

MARIE.— Allô... allô... Qui est là ? Il y a quelqu'un au bout du fil, je vous entends respirer... Ça vous amuse de faire peur aux gens ? C'est lourd, vous savez ! Je vais raccrocher si vous ne parlez pas ! Je vous entends... Comme un léger ronflement... Est-ce que vous dormez ? Ce sont les hommes qui ronflent généralement, pas les femmes... Donc, vous êtes un homme... Arrêtez ces ronflements ! Ou alors, vous êtes somnambule ? C'est ça ? Un somnambule qui téléphone aux femmes en dormant ? Ça serait dangereux de vous réveiller... Je ne peux pas couper la communication brutalement... Je vais raccrocher tout doucement et vous retournerez vous coucher... Ou alors vous avez pris des cachets ?... Il paraît qu'ils peuvent provoquer un état second et qu'on peut faire toutes sortes d'absurdités sans même s'en apercevoir... J'ai lu un article dans une revue... Ils citaient le cas d'une femme qui avait téléphoné à son mari un matin pour lui dire ce qu'elle pensait vraiment de lui... Le soir, elle avait été très surprise qu'il ne rentre pas et le lendemain, qu'il envoie son avocat pour entamer la procédure de divorce... Elle a intenté un procès au laboratoire pharmaceutique, mais ça n'a rien donné parce que sur la boîte, il y avait écrit : « Ne pas dépasser la dose prescrite » et qu'elle ne se souvenait plus combien de cachets elle avait pris... Allô ? je vous ai entendu... Vous avez ri... Allô ? Non ? vous avez dit non ? C'est ça ? Non quoi ? Allô ? « Allume la télévision » ? Pourquoi me tutoyez- vous ? On se connaît ? Qui est à l'appareil ? Je vous préviens, je vais raccrocher si vous ne vous expliquez pas ! Allô ? Il a raccroché !

LA DENT NOIRE

LUI.— Le jour où je suis né, je me souviens, j'étais sur le quai d'une gare, ma valise à la main... Nous étions des milliers le long de cette voie ferrée... Entourés d'hommes en armes qui retenaient des chiens au poil luisant... Parqués comme des animaux qu'on emmène à l'abattoir, dans un froid glacial, sans nourriture et sans eau... J'avais neuf ans et ma mère était près de moi, adossée à un pilier, dans les premières douleurs de l'accouchement. De ses bras, elle serrait son ventre énorme comme pour le retenir. De temps à autre, elle se pliait en deux sous la violence des contractions... Plus les minutes passaient, plus sa respiration devenait saccadée, haletante... Tout à coup, elle a poussé un cri étouffé... Etouffé mais terrible, parce qu'il venait de si profond, de si loin, qu'à mon âge je n'avais jamais entendu un gémissement pareil, ni même imaginé qu'il put exister... Je me souviens, tous mes poils se sont hérissés sur mon corps et j'ai eu la nausée, brusquement, comme si j'allais m'évanouir... Un liquide rougeâtre s'écoulait le long des jambes de ma mère... Une voix de femme, derrière nous, a murmuré : « Les eaux ! Elle a perdu les eaux ! » Ma mère s'est mise à pousser des grognements rauques, inarticulés, d'abord faibles, mais qui au fil des minutes sont devenus des hurlements déchirants... Elle s'est accroupie... Un groupe s'est formé spontanément autour de nous, comme un mur pour la dissimuler. Il a entonné une chanson pour couvrir ses cris... Une vieille plainte tzigane, violente et joyeuse... Et je me suis mis à chanter aussi pour me donner du courage, parce que c'est tout ce que je pouvais faire... Et de proche en proche, le chant s'est répercuté alentour, repris par des dizaines, des centaines, puis des milliers d'hommes et de femmes aux poitrines maigres et aux yeux fiévreux... Affamés, malades, frigorifiés, trois mille à peine humains chantaient sur ce quai, la plupart sans même savoir pourquoi... Ils chantaient,